

fleur que je puisse baiser, en m'endormant, et qui mêle ton image à mes rêves; qui, si je tombe un jour épuisé de faim ou de fatigue sur la poussière du chemin, ranime, comme un baume vivifiant, mes forces engourdis, qui soit enfin mon talisman, à l'heure suprême du danger!

— Mon Dieu! soupira Marguerite en tendant à Fritz ses petits doigts effilés, tu le vois, je n'ai pas une bague, mon père me les a toutes reprises. Je n'ai pas une fleur non plus; depuis que tu m'as trouvée mourante dans la serre, ils en ont soigneusement fermé la porte à la clef. Le seul gage d'amour que je puisse te donner, le voici!

Prenant alors entre ses deux mains la tête de Fritz, et l'attirant jusqu'à ses lèvres:

— Je t'aime! murmura-t-elle dans un baiser.

Et se reculant doucement, elle se prit à contempler avec un bonheur indicible celui qu'elle appelait son frère.

— Grettly! s'écria Fritz, quand tu attaches ainsi tes yeux sur les miens, je sens ton regard descendre jusqu'au fond de mon cœur et le faire bondir dans ma poitrine!—Quand tu me dis ce mot: Je t'aime! toute la chair de mon corps frémit!—Quand ta main me touche, elle me brûle!—Et toi, Grettly, est-ce que tu n'éprouves rien de ces frissons intérieure, de ces commotions soudaines et terribles qui vont porter le trouble jusque dans la raison?

— Non. Moi je suis heureuse, au contraire, répondit Marguerite avec une naïveté charmante.

Elle était en effet si pure et si chaste, elle avait tant de virginité dans le cœur qu'elle ne rougissait de rien, pas même de dire en face de Fritz: Je t'aime; pas même d'abandonner aux brûlants baisers de ce jeune homme sa joue dont le volonteé délicat ressemblait au duvet d'une fleur.

— Ami, reprit Marguerite, je t'ai donné le gage que tu m'as demandé, et tu n'est pas parti. Songe que le jour vient à grands pas et que chaque minute de retard augmente les dangers qui te guettent.

— Tu as raison, et je le vois bien, que j'ai trop présumé de mes forces. Au

moment de me séparer de toi, je sens que le courage me manque. J'en aurais pour mourir là, à tes yeux, et je n'en ai pas pour te quitter. Que j'envie le bonheur de ton père et celui de dame Catherine! ils te verront à toute heure du jour, ils entendront le doux son de ta voix, et moi je ne te verrai plus, je ne t'entendrai plus. Oui, je suis jaloux de Burck, à qui tu prodigueras tes caresses, de cette herbe que tu fouleras aux pieds, de l'air que tu viendras respirer sous ce berceau, jaloux de ton ombre qui te suivra pas à pas, tandis que chacun de ceux que je vais faire m'éloignera de toi pour toujours, peut-être.

— Fritz, interrompit Marguerite qui voyait avec anxiété le soleil dorer la cime des hauts arbres, rester une seconde de plus ici c'est jouer follement ta vie, c'est vouloir tenter Dieu.

Et lui jetant ses bras autour du cou:

— Pars, murmura-t-elle, pars en emportant mon cœur et mon âme tout entière que je te donne dans ce dernier baiser.

— Si tu me renvoies avec tant de caresses et de si douces paroles, je n'aurai jamais la force de me séparer de toi. Tu vois, je veux m'éloigner et un charme irrésistible me retient ici malgré moi. Tout ne semble-t-il pas conspirer contre ma volonté chancelante? Tout, jusqu'à tes regards qui m'enlèvent, jusqu'à tes bras qui m'enchaînent?

— Allons! dit Marguerite devenue tout à coup sérieuse. J'aurai la force et la résignation qui te manquent. Puisqu'il faut que l'un des deux quitte l'autre, c'est moi qui partirai la première.

Et s'arrachant des bras de Fritz:

— Adieu! adieu! lui dit-elle en s'enfuyant du côté de la maison.

Au même instant, trois coups retentirent à la porte qui donnait sur la place.

Marguerite s'arrêta dans sa course, immobile et pâle comme une statue de pierre. Burck se mit à gronder sourdement.

Fritz s'était élancé vers le fond du jardin, et s'aidant d'un treillage ou s'enlaçant la vigne, il commençait à escalader la muraille, lorsque le chien